



HAL
open science

L' " icisme ", face cachée du présentisme

Stéphane Michonneau

► **To cite this version:**

Stéphane Michonneau. L' " icisme ", face cachée du présentisme. Faire l'histoire des violences en guerre. Annette Becker, un engagement, Creaphis, 2021, 978-2-35428-165-6. hal-04300811

HAL Id: hal-04300811

<https://hal.science/hal-04300811v1>

Submitted on 22 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Stéphane Michonneau

Mai 2015. J'emène Annette Becker sur les routes arides de l'Aragon à la rencontre d'un village-fantôme situé à 40 km de Saragosse : Belchite. Ce village espagnol, bombardé par l'armée républicaine au cours d'une célèbre bataille de la guerre civile espagnole, à l'été 1937, fut conservé en ruine, suite à une décision inédite du vainqueur franquiste. Grâce au recours à une main-d'œuvre républicaine gratuite, un nouveau village fut construit en contrebas du champ de ruines. Nous visitons le vieux village rasé davantage par la dureté du climat que par les faits de guerre. La contemplation du paysage où les ruines émergent à peine des rocaïlles nous fait éprouver ce que Julien Gracq avait justement dénommé un « paysage-histoire », c'est-à-dire un paysage « qui ne s'achève réellement pour l'œil, ne s'individualise, et parfois même ne devient distinct, qu'en fonction d'un épisode historique, marquant ou tragique, qui l'a singularisé, le faisant sortir une fois pour toute de l'indistinction, en même temps qu'il l'a consacré ». ¹ Cette expérience sensible est double, temporelle *et* spatiale, historique *et* géographique. Car dans ce lieu si unique, les relations au passé traumatique se traduisent spatialement, dans les relations nouées entre les deux villages côte-à-côte.

On connaît la dette d'Annette Becker pour l'œuvre du grand écrivain nantais qui a irrigué nombre de ses recherches, notamment celles portant sur l'articulation subtile entre mémoire, historicité et paysage. Ici, la forêt des Ardennes témoin du Désastre de 1940 ; là, les cicatrices de la Grande Guerre sur les paysages du Nord ou bien, plus tard, les traces du génocide tutsi dans les collines rwandaises. À chaque fois, l'historienne s'est efforcé de comprendre les liens tissés « entre un élément de la réalité naturelle et un phénomène social et historique, l'un prêtant ses qualités à l'autre et réciproquement », pour reprendre les termes d'Étienne Anheim. Aussi, « le récit gracquien qui se confond avec l'évocation renouvelée des lieux » hante la vaste enquête qu'Annette Becker a entreprise. ² Cette intuition fondamentale, je souhaite la reprendre ici, la prolonger peut-être, éclairée par l'expérience de l'expédition à Belchite.

¹ Julien Gracq, *Carnets du grand chemin in Œuvres complètes*, Gallimard, 1989-1995, t. II, p. 989, cité par Étienne Anheim, « Julien Gracq. L'œuvre de l'histoire », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 2010 / 2, p. 377-416.

² Alain-Michel Boyer, *Julien Gracq. Paysages et mémoire*, Cécile Defaut, 2007, p. 13.

L'irréductible spatialité des phénomènes mémoriaux

La relecture des travaux de Maurice Halbwachs conduisait déjà l'historienne inquiète qu'est Annette Becker sur la voie des correspondances possibles entre régimes d'historicité et de géographicité. Dans son livre magistral *Topographie légendaire des  vangiles en Terre sainte*, le sociologue va à la rencontre de la Palestine – le voyage a lieu en 1927 – où se croisent « un lieu et un récit ».³ « C'est ainsi que ces travaux sur la mémoire collective et sur la topographie des  vangiles deviennent peu à peu le même sujet, ce dernier étant sur le terrain devenu son terrain », commente Annette Becker.⁴ La Palestine est ici décrite comme un paysage-mémoire, un « espace commémoratif qui s'est forgé et transformé à travers les siècles » par des pratiques de dévotion et de pèlerinage.⁵ Intéressée avant tout par le rapport qu'Halbwachs entretient avec la jud it  et indirectement, par le renouveau d'une sociologie religieuse, Annette Becker souligne toutefois l'apport essentiel de cette pensée : la mémoire est avant tout une activité sociale inscrite dans un espace. Ainsi, l'analyse de construction sociale de la pensée chrétienne ne peut faire l'économie des lieux, comme l'indique ce passage de *La mémoire collective* :

Les lieux participent de la stabilité des choses matérielles et c'est en se fixant sur eux, en s'enfermant dans leurs limites et en pliant son attitude à leur disposition que la pensée collective du groupe des croyants a le plus de chance de s'immobiliser et de durer : telle est bien la condition de la mémoire.⁶

G r me Truc souligne ici la force de « l'analyse de la localisation des souvenirs partagés par un groupe donné et de ses évolutions au fil du temps » qui conduit à considérer une sorte de dédoublement des lieux :⁷ à la forme réelle du lieu, toujours sujette à évolution, se surimpose « une forme symbolique qui elle, reste stable, riv e à ce souvenir », comme si

³ Annette Becker, *Maurice Halbwachs, un intellectuel en guerres mondiales 1914-1945*, Agnès Vi not, 2003, p. 278.

⁴ *Ibid.*, p. 280

⁵ *Ibid.* p. 282.

⁶ Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, Albin Michel, 1997 [1950], p. 232.

⁷ G r me Truc, « Esquisse d'une sociologie de la théologie. Une relecture de la *Topologie des  vangiles en Terre sainte* de Maurice Halbwachs », *Archives des sciences sociales de religions*, 2010 / 150, p. 155-173

les représentations nourries de récits légendaires se développaient de manière autonomes par rapport à l'espace réel.⁸

Dans la préface de l'ouvrage qu'Annette Becker consacre à Halbwachs, Pierre Nora a reconnu la dette que les historiens de sa génération avaient contractée vis-à-vis de l'intellectuel alsacien. À sa manière, l'historien des lieux de mémoire creusa le sillon qui devait le conduire à poser, à nouveau frais, le problème de la relation de l'espace et de la mémoire. Car le « lieu », tel que Nora le pense, est bien cet atelier de fabrication des mémoires collectives que l'entreprise collective se propose de décrire dans un cadre national. Mais « ces lieux – prévient l'historien dans sa célèbre préface –, il fallait les entendre à tous les sens du mot, du plus matériel et concret, comme les monuments aux morts et les Archives nationales, au plus abstrait et intellectuellement construit, comme la notion de lignage, de génération, ou même de "région" et d'"homme-mémoire" ». ⁹ Ainsi, chez Nora, la géographicité des lieux, « où la mémoire travaille », se dilate, se dissout, jusqu'à revêtir le sens de « nœuds de mémoire où sont venus se prendre les fils éternellement flottants du souvenir et de l'oubli, autrement dit les matrices de notre mémoire politique contemporaine ». ¹⁰ C'est donc un usage plus métaphorique que territorial du lieu qui conduit l'entreprise gigantesque des *Lieux de mémoire*, œuvrant davantage à une typologie symbolique qu'à une topographie mémorielle. Dans les volumes intitulés « La Nation », le paysage a bien sa place dans la description de l'archétype de la « Douce France ». Mais « quoi de plus immatériel que le paysage ? » s'exclame Nora, à rebours de l'approche sensible, émotionnelle, assumée sinon revendiquée par Halbwachs. ¹¹ Les développements ultérieurs confirment la voie empruntée dès les premiers volumes : « Le lieu de mémoire n'a jamais été à mes yeux un objet purement physique, palpable et visible », même, si sous la plume de l'historien, le vocabulaire géomorphologique resurgit : du lieu, il s'agit d'« en établir les strates, d'en distinguer des sédimentations et les coulées, d'en isoler le noyau dur [...] ». ¹² Mais davantage qu'à la géographie, les *Lieux* empruntent ces métaphores au structuralisme qui vise à décrire un agencement, une architecture « panoramique et hiérarchisée » comprenant de secrètes correspondances. Finalement, tout en réservant au lieu une place centrale, Nora le

⁸ *Id.*, « Venir   Ground Zero, se souvenir du 11-Septembre », *Espacestemp.net*, mis en ligne le 28 avril 2015, p. 1-15.

⁹ Pierre Nora, « Présentation » in Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire*, t. I, *La République*, Gallimard, 1997, p. 15.

¹⁰ *Ibid.*, p. 19.

¹¹ *Ibid.*, p. 573.

¹² *Ibid.*, p. 2 226.

dématérialisa pour en faire un instrument symbolique. Il esquiva, plus qu'il ne relevait, la question posée par Halbwachs.

L'idée d'une « mise en ordre » du temps qu'introduit la notion de régime d'historicité trouve-t-elle un écho dans une « mise en ordre » spatiale du monde ? Il est étonnant que l'ouvrage de François Hartog, *Régimes d'historicité*, paru en 2003, ait accordé une place si réduite au problème de l'espace. Son auteur reconnaît volontiers l'influence d'un voyage en Indonésie pour « l'appréhension de cette différence des lieux et des temps » ; il évoque encore un séjour à Berlin dans les années 1990, « ville traversée de temps multiples, avec ses quartiers d'époques différentes, ses terrains vagues, ses bâtiments blessés, marqués par la guerre puis les pénuries socialistes, mais aussi ses chantiers multiples ».¹³ L'historien ajoute : « Y déambuler, c'était prendre, pour ainsi dire, le temps "en pleine figure" », sans que le sens de l'expérience de la promenade ne soit analysée. Pour lui, la « spatialité » est celle de l'ethnologie avant d'être celle de la géographie : « À la spatialité de l'ethnologie répond la temporalité de l'histoire, et le récit de voyage s'emploie à nouer les deux. » Ce manque, Hartog le reconnaît volontiers en avouant n'avoir pas accordé assez d'attention à la spatialisation de la production de l'historicité : « il y a de quoi travailler dans cette direction.¹⁴ » Ainsi, l'étude de « la manière d'être au temps »¹⁵ n'accoucha pas d'une réflexion sur la manière d'être à l'espace.

Belchite : historicités

C'est à partir du cas de Belchite que je souhaite reprendre l'enquête qui nous mènera des régimes d'historicité aux régimes de géographicité pour en révéler d'éventuelles correspondances.

En 1938, lorsque Franco prend la décision de conserver le village en ruine de Belchite, la décision est inédite en Europe.¹⁶ Certes, au lendemain de la Grande Guerre, de nombreux débats ont évoqué la possibilité de conserver des ruines de guerre pour dénoncer la « barbarie

¹³ « Sur la notion de régime d'historicité. Entretien avec François Hartog » in Christian Delacroix, François Dosse et Patrick Garcia (dir.), *Historicités*, La Découverte, 2009, p. 133-134.

¹⁴ *Ibid.*, p. 146.

¹⁵ François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*, Seuil, p. 20.

¹⁶ Stéphane Michonneau, *Fue Ayer. Belchite, un pueblo español frente a la cuestión del pasado*, Zaragoza, Prensa Universitaria de Zaragoza, 2017.

allemande » : on se souvient des partisans de la reconstruction à l'identique de la cathédrale de Reims contre les défenseurs d'une conservation du monument endommagé. En Belgique, Churchill souhaitait transformer la ville d'Ypres en mémorial des troupes britanniques alors que les autorités et la population belge entendaient reconstruire à l'identique la cité flamande ravagée. Mais nulle réalisation ne vit le jour, si ce n'est une poignée d'édifices dont l'église d'Ablain-Saint-Nazaire, classée en 1918 « comme témoin du vandalisme allemand », alors qu'elle avait été détruite par des obus français en mai 1915. Cette parcimonie contraste avec la floraison de ruines de guerre conservées après la seconde guerre mondiale à Coventry, Oradour-sur-Glane, Berlin, Hiroshima ou Nagasaki, pour ne citer que les cas les plus emblématiques. Belchite est donc le chaînon manquant d'une histoire des vestiges de guerre au XX^e siècle.

Le franquisme fut en effet animé d'une « passion des ruines » et fit du petit village aragonais l'épicentre d'une politique de mémoire active qui visait autant à délégitimer le régime renversé qu'à légitimer l'ordre nouveau d'inspiration fasciste. La « Guerre de libération de 1936 » fut ainsi mythifiée comme le *Stunde null* d'une nouvelle histoire espagnole, conférant au régime franquiste une légitimité historique qui masquait l'absence de légitimité démocratique. Les ruines de Belchite devinrent le lieu commun d'innombrables cérémonies commémoratives et le village en ruines se couvrit d'édifices du souvenir qui dessinaient un réseau serré de lieux de mémoire : fosses communes, croix, monument aux *Caídos*,¹⁷ tombes individuelles, etc. La totalité du village, sur quelque 44 ha, devint un immense monument. Mais de quelle leçon du passé cette *historia magistra* entendait-elle tirer partie ?

L'histoire de la bataille de Belchite offrait une particularité que le régime exploita jusqu'à satiété : la résistance acharnée que livrèrent les défenseurs contre le siège des troupes républicaines, quatorze jours durant, jusqu'à l'inévitable reddition. L'épisode faisait écho au mythe de Numance et de Sagonte, places qui avaient résisté à l'occupant romain et que le nationalisme espagnol du XIX^e siècle avait construit en illustration exemplaire du caractère indomptable des Espagnols face aux envahisseurs.

En Aragon, le mythe était particulièrement prégnant du fait de la résistance désespérée de Saragosse face aux troupes napoléoniennes en 1808 et 1809, lue comme l'épisode héroïque

¹⁷ C'est par ce terme que sont désignés les combattants « tombés » pour la cause franquiste.

fondateur de la nation espagnole. Dans l'été 1936 déjà, le mythe se réactiva lorsqu'une poignée de cadets, enfermés dans l'Alcazar de Tolède, résista aux assauts répétés de l'armée républicaine, avant d'être sauvés in extremis par l'armée rebelle en marche vers Madrid. En fait, plus que les exploits contre les Romains, c'est la résistance à Napoléon qui joua pendant la guerre civile espagnole un rôle majeur : les républicains y voyaient le symbole de la résistance du peuple espagnol face aux menées des puissances fascistes ; les franquistes y voyaient en miroir le symbole de la résistance du peuple espagnol face aux menées des forces communistes et internationalistes.¹⁸

Du côté franquiste, cette histoire exemplaire puisait largement dans le répertoire catholique faisant de la guerre une croisade mais aussi un chemin de croix visant à expier les crimes du libéralisme et de la démocratie, jusqu'au sacrifice ultime. Cette lecture chrétienne s'appuyait sur la puissance du culte à la Vierge du Pilier, à Saragosse, qui avait présidé la résistance contre l'islam d'abord, contre les Français ensuite. Le 12 octobre 1937, à l'occasion des célébrations traditionnelles du *Pilar*, Franco fit le déplacement dans la capitale aragonaise qui venait d'échapper à la conquête républicaine : là, il réaffirma le lien indissoluble entre le franquisme et le catholicisme. Il donna aussi le coup d'envoi du mythe de Belchite dont la résistance aurait sauvé le *Pilar*.

Dans les années 1960, le régime d'historicité de l'*exempla* céda à celui du futurisme. Le régime franquiste célébrait en 1964 les « 25 ans de paix » depuis la victoire de 1939. Ce tournant majeur coïncidait avec l'abandon de la politique économique autarcique pour une ouverture radicale au libéralisme économique, largement appuyé par les États-Unis. Il signifiait que la dictature ne fondait plus tant sa légitimité sur la victoire que sur la réinstauration de la paix sociale et la prospérité : l'Espagne inaugurait alors une période ininterrompue de « miracle économique » qui consolida le régime. À Belchite, on achevait alors la construction d'un nouveau village de colonisation agricole en contre-bas du village en ruines. En 1954, Franco visita à nouveau la bourgade aragonaise pour inaugurer le nouveau village dont on oubliait qu'il fut construit grâce à l'exploitation d'anciens prisonniers républicains rassemblés dans l'un des plus grands camps de concentration de l'Espagne franquiste. La cérémonie cédait à tous les poncifs du modernisme et imitait les innombrables inaugurations de barrages hydroélectriques dont Franco était friand. Au mythe du guerrier

¹⁸ Xosé Manuel Núñez Seixas, *¡Fuera el invasor! Nacionalismos y movilización bélica durante la guerra civil española (1936-1939)*, Madrid, Marcial Pons, 2006.

succédait celui du bâtisseur et du restaurateur de la concorde civile, fût-ce au prix d'une violente répression qui s'abattit sur près de 160 000 personnes. Les Belchitains furent encouragés – ou forcés – à quitter leur misérables habitations pour gagner de beaux pavillons blanchis à la chaux où les attendait tout le « confort moderne » : eau courante, électricité, vastes surfaces, etc. Le nouveau village fut doté avec quelque anacronisme de tout l'appareil symbolique fasciste que le régime avait coutume de promouvoir¹⁹ : noms de rue, monuments commémoratifs, symboles en tout genre, urbanisme grandiloquent imité de l'architecture hérédienne typique de l'Espagne impériale du XVII^e siècle, église gigantesque qui pouvait accueillir trois à quatre fois plus d'habitants que le village n'en comprenait. Le mythe futuriste tourna définitivement le dos au vieux village que les rigueurs du climat finissaient de détruire, aidées, il est vrai, par le remploi systématique des anciens matériaux de construction pour habiller de nouveau village. L'ancien bourg devenait le symbole de l'échec de l'Espagne d'avant alors que le nouveau village concentrait les valeurs positives du développement et de la richesse de demain. La lumière ne venait plus du passé mais du futur.

Contrairement à ce qu'on pourrait imaginer, la fin du franquisme entre 1975 et 1982 ne signifia nullement une rupture dans ce régime d'historicité futuriste. Il fallut attendre les années 1980, et même 1990, pour que Belchite se convertisse au présentisme. Le vieux village n'avait cessé d'attirer les touristes, non plus motivés par un pèlerinage patriotico-religieux comme dans les années 1940 et 1950 mais bien plutôt par la curiosité qu'éveillait alors le dernier vestige de la guerre civile. Cet intérêt manifeste parmi des classes urbaines cultivées désormais coupées de leurs racines villageoises encouragea la naissance de premiers plans de relevé puis de sauvetage des ruines. La valeur patrimoniale du vieux village l'emporta alors sur sa valeur historique : les éléments architecturaux qui témoignaient du style médiéval mudéjar furent les premiers concernés, puis d'autres bâtiments de style baroque ou simplement de style régional. Tous étaient évidemment marqués par les destructions de 1937-1938, si bien que le sauvetage du patrimoine historique posa la question de la sauvegarde des vestiges de la guerre civile. Dans les années 2000, le vieux village fut l'objet de plusieurs campagnes de restauration qui touchèrent quelques édifices notables comme les églises, encore debout, et les portes de la ville, très endommagées. Quant aux habitations de village, réduites à un monticule de pierres, il était trop tard pour songer à les conserver.

¹⁹ Zira Box, *España, año cero. La construcción simbólica del franquismo*, Madrid, Alianza Editorial, 2010. Giuliana di Febo, *Ritos de guerra y de victoria en la España franquista*, Valencia, PUV, 2012.

L'entreprise patrimoniale qui participait d'un régime d'historicité présentiste accompagna une relecture radicale du passé de Belchite : le mode héroïque et militaire que le franquisme avait promu passa au second plan, au profit d'une lecture victimaire qui faisait du vieux village la plus grande trace jamais conservée du martyr des civils pris dans la tourmente de la guerre civile.²⁰ Alors que Guernica, symbole universel mais encore peu présent dans l'opinion publique espagnole, avait été rebâtie *in situ* sans laisser de traces du terrible bombardement, Belchite présentait le cas unique d'un village-témoin des « désastres de la guerre ». Il devint, par métonymie, le symbole de la souffrance endurée par une population prise dans l'étau du conflit civil, comme si cette dernière n'avait été que spectatrice d'un conflit dont elle ne comprenait pas les enjeux et auquel elle ne participa pas. Cette vision avait l'avantage d'effacer la nature des antagonismes politiques et sociaux qui avaient sous-tendu la guerre d'Espagne, et d'offrir aux générations de la Transition démocratique un récit irénique et réconciliateur qui dépolitisait le traumatisme passé. Pour paraphraser Pierre Nora, la guerre civile cessa d'être une histoire qui divisait pour devenir une culture qui rassemblait.

L'engouement des visiteurs pour le vieux village ne cessa alors de croître, alimentant une forme de tourisme de guerre potentiellement lucratif : dans les années 2010, ce sont près de 20 000 visiteurs qui parcoururent, hallucinés, les paysages détruits de Belchite, si bien que la nouvelle municipalité finit par organiser un tour guidé. La mise en tourisme de Belchite, pour récente qu'elle fût, visait également à canaliser de nombreux usages sociaux du village en ruines qui sapaient sa réputation. En effet, depuis les années 1990, Belchite est aussi célèbre pour ses « psychophonies » qui prétendent enregistrer les sons de la guerre à même les ruines, le plus souvent de nuit. Les prises de son (plus que d'images) largement diffusées sur les réseaux sociaux et dans des programmes radiophoniques et télévisuels (« Opération Belchite ») attesteraient la souffrance des populations bombardées à coup de cris, de bruits d'avion, d'explosions, etc. Belchite est donc devenu le porte-voix favori des fantômes de la guerre civile, à une époque où, à partir des années 2000, l'Espagne s'interroge sur le sort des dizaines de milliers de disparus de la répression franquiste dans des centaines de fosses communes à travers le pays. Les images d'exhumation des fosses communes, spectaculaire manifestation de la crise mémorielle que connaît l'Espagne, ont fait le tour du monde. Le présentisme que François Hartog définit comme l'omniprésence d'un présent obsédé de mémoire régnait en maître.

²⁰ Stéphane Michonneau, « Belchite ou les avatars de la figure victimaire » in François-Xavier Nénard et David El Kenz (dir.), *Commémorer les victimes en Europe (XVI^e-XXI^e siècle)*, Champ Vallon, 2011.

Belchite : géographicités

Les trois régimes d'historicité mis en valeur ici ne sont pas, sur un plan temporel, successifs mais contemporains. Auprès des anciennes générations qui ont vécu positivement le transfert de l'ancien au nouveau village, le futurisme domine, alors que pour leurs enfants qui ont vécu le transfert comme un traumatisme beaucoup plus important que la destruction du village par la guerre, la nostalgie présentiste domine. La question est maintenant de savoir si ces régimes d'historicité recourent des régimes de géographicités.

Les circonstances de la guerre ont converti un paisible village de la campagne aragonaise en ligne de front : l'Espagne républicaine qui représentait un ailleurs lointain s'est brusquement imposée et Belchite est devenu un *limes* entre deux Espagnes. Cette partition de l'espace a été maintenue par le mythe du village résistant face à « la horde marxiste » pendant une grande partie du franquisme. C'est à cette période que se consolida le mythe numantin selon lequel la résistance chevronnée du village avait permis de « sauver » Saragosse, ce que dément par ailleurs un examen approfondi de la campagne militaire de l'été 1937. Avant d'être une butte-témoin de l'Espagne en guerre, Belchite fut avant tout une avant-garde fortifiée de l'Espagne franquiste. Le dédoublement mémoriel guerre napoléonienne / guerre civile recouvre donc le dédoublement spatiale Saragosse / Belchite. Cette caractéristique se traduit par d'importantes pratiques sociales et politiques : d'une part, le terrain d'édification du nouveau Belchite fut acheté par la municipalité de Saragosse en guise de remerciement au sacrifice. D'autre part, dans l'après-guerre, un flux circulatoire intense s'établit entre les deux agglomérations : visites des autorités, pèlerinages patriotiques des écoles ou des groupes phalangistes de la capitale régionale, pèlerinages religieux, etc. Ce dernier aspect vaut d'être souligné : alors que la guerre touchait Belchite, la plus importante vierge du secteur, la Vierge du Pueyo, du nom d'un sanctuaire situé à 3km du centre-ville, fut « miraculeusement » sauvée des mains de l'ennemi et trouva refuge à Saragosse, dans le sanctuaire du Pilar. Après guerre, la vierge locale réapparut et retrouva son sanctuaire d'origine au cours d'une cérémonie grandiose qui marquait la renaissance symbolique du village. En attendant le retour de leur vierge, les Belchitains organisèrent d'importants pèlerinages à Saragosse. Après son retour, le Vierge du Pueyo fut surnommée « la Pilarica » (« la petite Pilar »), ce qui dénotait une filiation avec sa grande sœur qui avait sauvé l'Espagne par trois fois (contre l'islam, contre les

Français, contre la République). D'autres vierges espagnoles furent satellisées comme le montre Javier Solans qui parle de « pilarisation du territoire ». ²¹ Belchite et Saragosse constituaient donc un seul et même lieu dédoublé face à une altérité vécue comme dangereuse : ce régime de géographicité caractérisé par un jeu de juxtaposition horizontale, peut être qualifié de *co-spatial*.

  partir de 1954, deux villages de Belchite coexist rent côte- c te. Si les mémoires franquistes insistaient sur la discordance des temps qui opposait « un village sans passé mais doté d'un futur » et « un village doté d'un passé mais sans futur », les pratiques spatiales entre les deux villages furent d'une autre nature. En effet, les concepteurs du nouveau village ménagèrent un système d'articulations et de correspondances entre les deux agglomérations :   la charnière entre les deux villages, un immense monument aux *Caídos* devait être érigé ; des bâtiments récents imitaient dans leur style et leur fonction des bâtiments détruits situés à quelques encablures de là, telle la Porte de la Ville. Plus tard, les nouveaux noms de rue reprirent les anciens du village abandonné. De même, les noms des lieux de culte du nouveau bourg imitaient ceux du vieux Belchite (l' glise paroissiale principale porte le nom de saint Martin de Tours, dans les deux cas).

D'autre part, des éléments saillants de l'ancien village furent transportés au cœur du nouveau village : des statues religieuses au coin des rues, des écussons de façade, des morceaux de colonnes ou simplement, des pierres taill es extraites de l'ancien village. Ainsi, le nouvel autel de l' glise était fait de l'ancien écusson de la mairie du vieux village. Au centre de la nouvelle place de l'Hôtel de Ville figurait un morceau de colonne extrait de l'ancienne  glise paroissiale. Sur le plan des pratiques sociales, les liens entre les deux villages continuèrent de subsister : on baptisait ses enfants dans l'ancien village mais on les mariait dans le nouveau ; on visitait souvent son ancienne maison, parfois quotidiennement ; les processions religieuses n'omettaient pas de passer devant l'ancien village ; le bourg en ruines accueillait de nouvelles sociabilités, notamment celle des jeunes qui s'y retrouvaient pour jouer ou festoyer. Plus que *co-spatial*, le régime de géographicité est ici *inclusif*, assurant une forme d'emboîtement des deux espaces l'un dans l'autre : le vieux village se retrouve finalement compris dans le nouveau village et les pratiques sociales tendent à inclure l'espace des ruines dans le vécu quotidien des habitants. Ce régime tend donc à nier la discontinuité temporelle (un passé à bannir / un futur à construire) et spatiale (deux villages côte- c te).

²¹ Javier Solans, *La Virgen del Pilar. Usos políticos y nacionales de un culto mariano en la Espa a contempor nea*, Zaragoza, PUZ, 2014.

À partir des années 1980, Belchite fut érigé en « village-martyr » symbole de la guerre d'Espagne, voire de toutes les guerres considérées du point de vue des victimes. Lorsque la patrimonialisation du village fut à l'œuvre, le maire de Belchite chercha à se rapprocher des autorités municipales d'autres bourgades endommagées par les guerres : un voyage à Oradour-sur-Glane déboucha quelques années plus tard sur un accord de jumelage. Belchite se trouva ainsi incluse dans un vaste réseau de lieux de mémoire de villages-martyrs qui avaient pourtant vécu une histoire absolument opposée puisqu'ils avaient été victimes du fascisme ! Le victimisme ambiant qui commandait la relecture de l'histoire permit de dépasser l'opposition politique fascisme / antifascisme qui structura une bonne partie de la vie politique du XX^e siècle.

Belchite est donc un espace hétérotopique de la guerre où le visiteur croit pouvoir embrasser du regard les effets du conflit passé sur une communauté villageoise moyenne, prise sous un déluge de feu. Ainsi, l'écrasement du temps se double d'un aplatissement de l'espace : Belchite pourrait être n'importe quel village espagnol pris dans la bourrasque de la guerre civile, voire de n'importe quelle guerre. Il est un archétype qui vaut pour l'ensemble du pays, comme s'il n'avait pas d'histoire particulière et comme si toute l'Espagne avait connu des circonstances comparables à celles du siège de la localité en 1937. On assiste ainsi à un renversement : alors que les franquistes louaient Belchite pour le caractère exceptionnel de son héroïsme dans des circonstances très singulières, les contemporains s'intéressent au village en en faisant le représentant emblématique du sort de toute l'Espagne en guerre. Avec le temps, la singularité du siège s'est effacée au profit d'une appréhension vague du conflit comme expérience de la destruction, finalement peu éloignée de celle causée par une catastrophe naturelle.

Ce régime de géographicité, je l'appelle *réticulaire*. Belchite en a hérité du franquisme :   cette époque, le village aragonais constituait la tête de pont d'un réseau de lieux ruinés que le franquisme avait conservés pour témoigner de la « sauvagerie républicaine » : l'Alcazar de Tolède, la Cité universitaire de Madrid, le sanctuaire du Cerro de los  ngeles, celui de Sta María de la Cabeza (Ja n), la cathédrale d'Oviedo et la caserne de Simancas (Gij n), etc. Tous témoignaient de l'ampleur des destructions : c'est pourquoi dès 1938, le Commissariat de la propagande organisa des « routes de guerre » qui les reli rent entre eux sous forme d'itinéraires touristiques dont raffolaient, entre autres, les Britanniques. Ainsi, Belchite est un nœud spatio-temporel dont la justification varie selon les époques : sous le franquisme, l'

« ici » de Belchite renvoie à l' « ailleurs » des vestiges de la guerre d'Espagne selon une lecture héroïque de l'histoire. Aujourd'hui, il renvoie à l' « ailleurs » des vestiges de toutes les guerres selon une lecture victimaire de l'histoire. Belchite n'est pas seulement devenu une sorte de parc thématique de la guerre civile ; il est aussi le « village-monde » d'une expérience guerrière universelle. C'est pourquoi un Belchitain m'avoue être bouleversé par les images de bombardements à Sarajevo, à Bagdad, à Alep : il voit dans ces événements la répétition du même, d'un éternel présent de souffrance des civils. On pourrait dire que Belchite est à la fois un « ici », en Aragon, et un « ailleurs » à chaque fois qu'un bombardement touche des civils quelque part dans le monde : ce régime de géographicité réticulaire tend à abolir les distances pour rapprocher des espaces distincts sous le parapluie d'une expérience commune. Ces espaces reliés forment une trame plus ou moins lâche qui, à la manière du manteau d'églises, renvoie à un espace imaginaire commun qui, dans ce cas, n'est pas Jérusalem mais le lieu de la destruction.

Pour finir, on a noté combien le présentisme a accouché à Belchite d'un dialogue avec les disparus grâce aux « psychophonies ». Mais cette expérimentation de la présence du passé se double de celle de la présence d'un ailleurs. En effet, certains touristes considèrent Belchite comme un lieu privilégié où l'on peut rencontrer des Ovnis qui sont les habitants de l'ailleurs par excellence. L'été, le village rassemble des ufologues qui attendent là un contact avec l'au-delà. La croyance dans la « pluralité des mondes » repose sur une conception vulgarisée de l'astronomie, jugée apte à absorber les interrogations sur les grandes questions de l'humanité. Elle participe finalement d'une forme de relativisme culturel. Depuis le XIX^e siècle, l'enjeu de la relation à un ailleurs radical est étroitement articulé à celui d'une relation à l'autre monde, celui des morts, l'éventuelle présence des habitants de l'ailleurs étant liée à celle des morts vivants.²² En associant piste d'atterrissage pour les extraterrestres et psychophonies, la quête de l'ailleurs croise la question de la mort violente pendant la guerre civile, notamment celle de ceux qui n'eurent pas droit aux rituels funèbres.

Ce type d'expérience, les Belchitains la vivent à leur manière car le vieux village coexiste littéralement avec le nouveau, comme si l'on était à la fois dans les deux villages pourtant distants d'une centaine de mètres. Cette expérience permet de rester ancré dans un espace tout en faisant l'expérience d'un autre qui est en quelque sorte accessible sans avoir à se déplacer : la distance est donc abolie. Ce mode de relation à l'espace, contrairement aux précédents, rend indistincts le proche et le lointain en permettant l'expérience conjointe de

²² Guillaume Cuchet, *Les Voix d'outre-tombe. Tables tournantes, spiritisme et société au XIX^e siècle*, Seuil, 2012, p. 312.

deux lieux. Cela n'est guère différent des moyens mis en œuvre par certaines applications électroniques (Skype, Google Earth) qui permettent d'être en même temps ici et ailleurs, et de visiter un lieu éloigné sans parcourir la distance qui nous en sépare. Ce mode de relation à l'espace, que Michel Lussault appelle *synchronique*, prend des formes différentes selon le statut des personnes qui l'expérimentent, leur provenance, la génération à laquelle ils appartiennent, etc.²³ Finalement, la seule contrainte d'une telle expérience de contiguïté est le décalage horaire qui oblige les interlocuteurs à s'accorder pour communiquer.

Ces différents régimes de géographicité – cospatial, inclusif, réticulaire et synchronique – dessinent autant de man res de rapporter le global au local. Ainsi, ce que la tension entre champ d'expérience et horizon d'attente est à l'historicité, la tension entre « ici » et « ailleurs » l'est à la géographicité. L'espace est à la fois distinct tant qu'il est parcouru, inclus lorsque le global se rapporte au local, réticulaire lorsque le local s'articule à un réseau global, et synchronique lorsque la co-expérience d'espaces éloignés est possible. Sans doute caractéristiques d'une époque historique donnée, ces régimes de géographicité coexistent dans l'actualité, comme autant de modes de relation à l'espace possibles.

Présentisme, Icisme

Ces réflexions soulèvent deux questions essentielles. La première porte sur l'existence d'une relation entre le régime d'historicité présentiste et le régime de spatialité synchronique qui, conjugués, rendraient possible un à-présent du passé et du lointain. Les deux phénomènes se combineraient pour ramener le passé et le lointain à la mesure du visiteur, *hic et nunc*. Le premier relèverait du présentisme ; le second d'une tendance contemporaine à rapporter le global au local que j'appellerais l'*icisme* (de « ici »). Autrement dit, l'*icisme* serait à la spatialité ce que le présentisme est à l'historicité.²⁴ Et à la crise du « temps de l'aujourd'hui » (*Jetztzeit*, si cher à Walter Benjamin) répondrait une crise de l'espace de l'ici.

Belchite n'est donc pas seulement un lieu de mémoire où se manifeste une pliure du temps ; c'est aussi un lieu d'ubiquité où différents espaces se chevauchent. Dans la mesure où la présence du passé se conjugue à une coexistence du lointain, l'hétérotopie belchitaine offre

²³ Jacques Lévy et Michel Lussault, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Belin, 2003, r  d. 2013. Voir aussi : Jacques Lévy, « Au-delà du dis / continu », *Espaces Temps - Les cahiers*, 2003, n  82-83, p. 12-16.

²⁴ Jocelyn Benoist et Fabio Merlini, *Historicité et spatialité. Le problème de l'espace dans la pensée contemporaine*, Vrin, 2001, p. 7-12.

le cas d'une double disjonction temporelle et spatiale qui condamne le village à un perpétuel à-côté : on est ici et là, hier et aujourd'hui, autrement dit jamais à sa place, jamais dans son époque.

L'autre question est de comprendre dans quelle mesure le jeu des régimes d'historicité et de géographicité ménage des vides, des trous de mémoire, des oublis, mais aussi des non-lieux. D'un côté, les narrations du passé font silence sur une grande quantité d'événements (répressions, vengeances, vols de propriété, rapine, enrichissements illégaux) ; de l'autre, les parcours touristiques dans les ruines évitent les lieux infamants (camp de travailleurs forcés, champ de bataille, lieux de relégation, fosses communes). L'effet de disjonction temporelle et spatiale peut également provenir de ce que les discours et les pratiques ne se recouvrent pas totalement : l'un dit la perte tandis que l'autre comble le manque. Finalement, la polarisation qui a caractérisé le paysage mémoriel espagnol depuis la guerre civile tend à laisser place à un modèle où se superposent des représentations historiques et spatiales diverses, parfois contradictoires, souvent incohérentes entre elles. La question qui se pose aujourd'hui aux sciences sociales est sans nul doute de décrire et comprendre la nature de ces modes de superposition.

Finalement, le village amputé de Belchite dit une « absence au présent » qui résonne comme une douleur fantôme de l'histoire. Dans un livre à succès que les Belchitains me disent avoir tous acheté, un érudit local, Jaime Cinca, eut l'idée de superposer des clichés noirs et blancs de la Belchite d'après-guerre à des clichés en couleur du vieux village aujourd'hui, selon un même angle de vue.²⁵ Le résultat de cet « avant-après » est saisissant. En effet, le livre fonctionne comme la boîte-miroir que le neuroscientifique Vilayanur Ramachandran inventa pour soigner la « sensation de l'absence » du membre amputé dont souffraient les soldats au retour de la guerre. En observant le reflet du membre valide dans un miroir, le patient se libérait de la douleur de celui qu'il avait perdu. Aussi, on peut avancer par analogie que Belchite n'est pas le lieu d'expression d'une nostalgie du passé – car de fait, comment imaginer un « retour » dans ce qui n'existe plus ? – mais celui d'une profonde et douloureuse mélancolie qui, pour reprendre les termes d'Emmanuel Bouju, « ne consiste pas dans le regret d'un passé perdu mais plutôt, voire au contraire, dans la conscience intime et

²⁵ Jaime Cinca Yago, Guillermo Allánegui Burriel, Ángel Archilla Navarro, *El viejo Belchite. La agonía de un pueblo*, Zaragoza, Gobierno de Aragón, 2008.

articulée du temps de la perte, dans le travail d'une conscience attachée à dire, coûte que coûte, cette logique de destruction du passé ».²⁶

Conclusion

Ma proposition tient en deux phrases : si l'historicité résulte d'une tension entre un champ d'expérience et un horizon d'attente, la géographicité procède d'une tension entre un ici et un ailleurs. Si le présentisme est une tendance à rapporter le passé et le futur au présent, l'*icisme* serait la tendance à rapporter le global au local. Ainsi, présentisme et *icisme* caractériserait un même régime de géo-historicité, dont Patrick Garcia appelait de ses vœux l'étude.²⁷

Si, délaissant la tradition halbwachsienne, les historiens n'ont pas posé le problème de la relation de l'historicité et de la géographicité, les géographes, quant à eux, ont depuis longtemps noté l'intimité des deux notions. Dans un ouvrage de 1952 trop souvent méconnu intitulé *L'homme et la terre*,   ric Dardel notait déjà : « Comment éviter d'ouvrir ainsi la spatialité de l'espace géographique sur sa perspective temporelle? ».²⁸ Il remarquait combien le paysage comprend une dimension temporelle intrinsèque : « Le pays, ce sont des lignes et des teintes, mais aussi des chemins et des maisons : un présent. Ce sont des arbres chargés d'ans, des tombes : un passé. Ce sont des terres à labourer, des champs à moissonner, des projets : un avenir. En un mot, une continuité, une fidélité »,²⁹ c'est-à-dire – serait-on tenté d'ajouter – une mémoire. Pour Dardel, le paysage est bien entendu le produit d'un regard à un moment donné, travers   par une expérience et un horizon d'attente :

il y a dans le paysage, écrit-il, un visage, un regard, une écoute, comme une attente ou une souvenance. Toute spatialisation géographique, parce qu'elle est concrète et qu'elle actualise l'homme lui-même, en son existence, parce qu'en elle, l'homme se dépasse et s'échappe, comporte aussi une temporalisation, un historial, un   v  nement.³⁰

²⁶ Emmanuel Bouju, « Exercice des mémoires possibles et littérature “  -présent” », *Annales. Histoire, sciences sociales*, n   2, 2010, p. 417-438.

²⁷ Ch. Delacroix, F. Dosse et P. Garcia, « Sur la notion de régime d'historicité. Entretien avec François Hartog », *art. cit.*, p. 133-134.

²⁸   ric Dardel, *L'homme et la terre*,   ditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1990, p. 54.

²⁹ *Ibid.*, p. 130.

³⁰ *Ibid.*, p. 45.

Dans le commentaire qu'il fait de l'oeuvre de Dardel, Jean-Marc Besse souligne l'importance de cette géographie nouvelle où l'humain et le terrestre ne sont pas pensables géographiquement l'un sans l'autre. Pour Dardel, l'espace géographique n'est pas en effet un cadre vide et blanc à colorier ; il n'est pas préexistant au regard de l'homme, pas plus que le temps n'est le cadre préexistant aux événements historiques. En ce sens, la géographicité croise inmanquablement l'historicité et témoigne de la prise de conscience que le destin de l'homme se réalise spatialement et historiquement, et ce de manière indissociable. Claude Raffestin rappelle à son tour que « la géographicité est un modèle d'action, donc de pratiques et de connaissances, qui s'enracine dans un modèle de connaissances qui est l'historicité ». ³¹

  mon sens, l'hypothèse formulée par Halbwachs puis par les géographes doit être fortement articulée au domaine des études sur la mémoire à l'aune d'une approche pragmatiste, c'est-à-dire par une socio-histoire de l'expérience des lieux de mémoire. « L'expérience du passé » devient alors le nœud de la recherche. Cette perspective étayée par Michel Peroni et Dominique Belkis propose un dépassement de la démarche halbwachsienne sans en renier les apports fondamentaux. Le phénomène mémorial n'est plus alors un objet constitué dont il s'agirait d'étudier les usages par rapport à des structures sociales préexistantes (« les cadres sociaux »), mais comme le résultat de pratiques dynamiques, observables et descriptibles. L'objet historique n'est plus la mémoire et ses lieux mais la *m morialit *, comprise comme le processus par lequel une société construit et négocie ce qui a valeur de mémoire, « ce avec quoi sont en prise les acteurs (individuels et collectifs) engagés dans des entreprises m moriales ». ³² Cette mémoire instituée par l'action se déploie alors selon des modes différents qui manient conjointement l'espace et le temps selon un savoir pratique.

C'est ce chemin étroit que j'ai voulu emprunter ici, suivant les pas d'Annette Becker, historienne-géographe de la mémoire.

Stéphane Michonneau

IRHiS, UMR 8529 Université de Lille / CNRS

³¹ Claude Raffestin, « Théorie du réel et géographicité », *Espaces Temps*, n  40-41, 1989, dossier « Géographie,  tat des lieux. Débat transatlantique », p. 26-31.

³² Michel Peroni et Dominique Belkis, « Pragmatique de la mémoire et enquête sur les régimes de m morialit  », *EspacesTemps.net*, mis en ligne le 28 avril 2015.